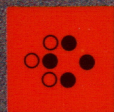


Le poème des lunatiques

Ermanno Cavazzoni

Roman Traduit de l'italien par Claude Perrus



P.O.L.

Le poème des lunatiques

Ermanno Cavazzoni

Le poème des lunatiques

roman

Traduit de l'italien
par Claude Perrus

*ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres*

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

Titre original : IL POEMA DEI LUNATICI
© Bollati Boringhieri Editore s.p.a., Torino, 1987.
© P.O.L éditeur, pour la traduction française, 1990.
ISBN : 2-86744-156-0

*... Selon ce que le livre lui dit de faire; et le
palais s'évanouit en fumée et en brume.*

(Arioste, Roland furieux XXII, 23)

Avertissement

Ce qui m'est arrivé, je ne l'ai toujours pas compris, et je n'ai cessé d'y réfléchir depuis.

Je me sens personnellement incapable d'expliquer ce que j'ai fait ou les propos que j'ai pu tenir à certains moments. C'est pour cette raison que je les sou mets à l'attention de ceux qui auraient sur ce sujet des lumières spéciales. Et puis on verra bien.

Maintenant que j'ai dit cela, je me sens plus tranquille. Pour ma part, je ne prendrai plus la parole, si ce n'est pour énoncer les faits tels qu'ils me sont apparus.

I.

Les faits tels qu'ils me sont apparus

Tout est parti d'un phénomène bien étrange, auquel on aura sans doute du mal à croire : au fond des puits on trouve des messages dans des bouteilles.

A quoi ça rime, me suis-je demandé, de jeter dans un puits une bouteille avec un message dedans, comme un naufragé le ferait à la mer ? Je dois avouer que sur ce point je n'ai pas encore trouvé de réponse.

Et pourtant en plaine il arrive fréquemment, à ce qu'on m'a raconté, que l'on trouve dans les puits des écrits : billets, lettres de menaces ou obscurs gribouillis enfermés dans une bouteille. On peut aussi voir flotter à la surface des choses encore plus saugrenues.

C'est un phénomène inexplicable. Il y a même des gens qui croient que cette eau communique par le sous-sol et qu'ici, dans la plaine, on entend souvent des voix ou des plaintes sortir des puits ; parfois même on s'entend appeler par son nom.

Cela peut sembler incroyable, même si c'est une chose communément admise, mais les gens du coin prétendaient que ces voix-là, c'est comme les bouteilles : on ne comprend pas plus les unes que les autres. Au bout du compte, ça pourrait bien être des superstitions.

Bref, ma tournée des puits, je l'ai commencée fin août. Mais comme ça, juste pour voir. En fait, j'avais bien ma petite idée, mais je la gardais pour moi. Alors j'ai suivi la

route qui longe le pied des monts ; elle traverse aussi des villes. Des gens m'avaient dit que je ne trouverais que de l'eau : en réalité, ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça.

Quand j'ai entrepris ma pêche, j'ai d'abord ramené de la ferraille : de vieilles fourchettes, des crochets, le tout complètement rouillé. A Salvaterra j'ai trouvé un manche de brouette, ce qui a beaucoup étonné le paysan qui m'aidait.

Il m'a dit aussi qu'autrefois il y avait une vieille qui habitait tout près du puits. Elle venait s'asseoir là pour laver sa chicorée, et on aurait dit que le puits lui faisait la conversation. Et même que : quand il se mettait à parler, la vieille sentait ses bras devenir mous comme deux bouts de corde, elle n'arrivait plus à soulever une feuille de salade.

J'ai écouté tout ça sans guère me prononcer. Ensuite on a repêché un aimant cassé et des anneaux de cuivre, je crois.

Une autre fois, alors que je me promenais au hasard, quelqu'un m'a dit qu'une fois on avait trouvé un discours dans une bouteille. Le discours d'un socialiste, ou quelque chose comme ça. J'avais du mal à le croire. A moins qu'il n'y ait vraiment ce réseau d'eaux souterraines. J'ai cru comprendre qu'à la campagne on imagine les puits comme des sortes de trappes percées dans la plaine, qui serait comme une espèce de croûte : les gens y vivent par habitude, mais non sans un brin d'appréhension, au fond.

De temps en temps il arrive qu'un puits déborde : l'eau monte et se répand au-dehors, ou alors elle arrive au ras de la margelle et sa surface ondule. Quand il y a des bouteilles, elles flottent, ainsi que le bois et les objets légers. Tout ce qui est fer ou substance minérale reste au fond.

Tout ça, c'est ce qu'on m'a raconté. L'eau des puits, m'a-t-on dit aussi, est très sensible à la lune ; il se produit comme une marée qui monte et puis qui redescend lentement. Quand l'eau commence à baisser, on entend des gémissements et des soupirs ; ils sont plus plaintifs pendant

les derniers quartiers de la lune.

C'est par prudence, je crois, que l'on couvre les puits pendant la nuit, parce qu'à l'aube ils dégagent parfois une humidité qui trouble le sommeil de tout le monde. Il paraît même que le puits, quand il le veut, commande aux rêves, et les rend beaux ou mauvais selon son humeur ou selon ses préférences. Mais je ne sais pas ce qu'il y a de vrai là-dedans.

Quand je suis arrivé à Selvapiana, une femme m'a fait voir son puits, avec l'eau dans le fond, le couvercle et la poulie.

Elle dit qu'on s'en sert encore de temps en temps, mais que l'aqueduc est plus pratique.

Elle dit que toute petite le puits lui faisait peur, parce qu'il résonnait et renvoyait le son de la voix. Et puis plus tard il a commencé à lui parler, à elle aussi. Il disait des choses gentilles, des bribes de phrases qui n'avaient guère de sens. Et elle dit que c'était embêtant de ne pas bien comprendre. On pouvait passer tout l'après-midi comme ça, à ne s'occuper que du puits, et même lorsqu'on était dans les champs on ne pensait qu'au puits, ses phrases continuaient à résonner dans les oreilles.

Sa sœur, elle, entendait des choses encore plus bizarres : des chuchotements tout près de l'oreille ; aussi elle était toujours inquiète quand on tirait de l'eau. Un jour elle s'est fait descendre au fond avec la corde du seau. Elle y est restée un bon bout de temps avant de crier « remonte-moi ». Et après ça, elle n'a rien voulu dire.

Je me demande ce qu'il faut penser de cette histoire. C'est peut-être bien une blague.

Ce puits-là, je l'ai fouillé. Il est dans la cour : un puits ordinaire, avec son auvent. Tous les gens de la maison et du voisinage avaient fait cercle autour de moi. Nous avons descendu un filet et on a ramené un lézard. Cette fois-là, on a plutôt ri.

Un ouvrier agricole m'a demandé si j'étais du service des eaux. J'ai répondu que non, mais que j'étais en tournée pour le service de l'hygiène. J'ai dit ça à tout hasard. Après, je me suis aperçu que les deux sœurs se tenaient sur le seuil de la maison et qu'elles se balançaient un peu sur place. Leur tête aussi remuait. Sans doute le puits était-il en train de leur dire quelque chose, à elles. L'une des deux nous a dit qu'il fallait qu'on s'en aille parce que l'eau commençait à grésiller et qu'elles n'aimaient pas du tout entendre ce bruit-là.

J'ai su qu'elles s'appelaient Carboni, les sœurs Carboni. Deux demoiselles, mais tout le monde dit que le puits leur sert de mari.

Après ça, les gens ont voulu me faire voir l'endroit où Taddei Filippo revient boire de temps à autre. Celui-là, il est tombé un jour dans le puits parce qu'une voix l'avait appelé du fond. Depuis, il n'a plus voulu habiter chez lui ; il vit dans les parages, au creux des fossés, et il épie sa famille : ceux qui rentrent, ceux qui sortent. Il surveille son père quand celui-ci bêche le potager, ou bien il guette sa mère. Le plus souvent il reste tapi dans un trou d'où il regarde les paysans et les travaux des champs.

C'est ça, Taddei Filippo. Mais je ne suis pas très sûr qu'il existe vraiment.

On m'a promené à travers champs pour me montrer des tanières : ses tanières, paraît-il. Ensuite on m'a fait voir des prés, des petits canaux, en m'affirmant que c'était là que Taddei Filippo séjournait, à présent. Et puis aussi une vigne, des champs de blettes, un piquet.

A ce moment-là, j'ai aperçu au loin quelqu'un qui courait, et ils se sont tous mis à lui crier : « Filippo ! Filippo ! » Et puis ils m'ont dit : « C'était lui, c'était Taddei Filippo qui courait. »

Mais je ne sais que dire de cette histoire, ni même si elle est vraie.

De temps à autre il va en cachette boire de l'eau chez lui, après quoi il retourne au milieu du trèfle. L'été on le voit dans le maïs, et quand les épis remuent on dit que c'est lui qui y a fait son nid avec les faisans.

Quand il court il est très rapide ; on ne le voit qu'un instant, filant comme une flèche d'une haie à l'autre ; alors tout le monde crie, même les femmes, comme si elles avaient peur qu'il ne grimpe sous leurs jupes. En tout cas il va tellement vite, quand il apparaît et qu'il disparaît comme ça, qu'il est vraiment drôle ; on n'a même pas le temps de le distinguer, on a envie de lui crier quelque chose pour l'exciter, et aussi pour lui faire peur.

Tout cela m'a étonné, et m'a bien amusé.

Au moment où je suis parti, je crois bien que le jeune Filippo était dans une meule de paille parce que j'ai vu de la poussière et puis quelque chose a bougé, qui n'était peut-être qu'un lapin ou un dindon, d'ailleurs.

En regardant cette campagne, j'ai pensé à part moi que ça ne doit pas être simple de vivre caché dans ces contrées, car les arbres y sont rares. Quelqu'un qui a la vocation de la clandestinité, comme ce Filippo, doit absolument devenir très rapide, sinon on le verrait de partout. Un peu plus tard, alors que j'étais déjà loin du village, j'ai cru entendre remuer Filippo, dans un trou d'eau. Je suis allé voir, mais il n'y avait que des grenouilles bien tranquilles au milieu d'un bouquet de roseaux. Je riais tout seul : « Filippo », cela pouvait tout aussi bien n'être rien du tout. Quelqu'un voit bouger l'herbe, il pense aussitôt : « Ce doit être Filippo. » Un autre entrevoit quelque chose au loin, ou entend un souffle de vent, un froissement de feuilles qui l'accompagne, et il croit que c'est lui, que c'est Filippo. Moi-même, je suis resté un moment immobile, à écouter, et l'on n'entendait pas le moindre bruit, à part des poulets, peut-être : eh bien, comment dire, j'avais l'impression que c'était Filippo qui se taisait. Un vrai

mystère.

J'ai vu ensuite quelque chose, dieu sait quoi, se glisser derrière les roseaux, et les grenouilles ont plongé dans l'eau, au loin les poulets ont battu des ailes et j'ai vu des merles s'envoler à l'horizon. Drôle de plaine, vraiment. Et ce Taddei Filippo, d'où sort-il ?

Les jours suivants, je me suis encore arrêté en divers endroits, je ne saurais plus les citer dans l'ordre. Cette plaine est plate comme la main, avec tout au plus quelques arbres, de l'herbe, des fossés, des canaux. Il y aussi les routes, les unes goudronnées les autres pas, d'où l'on domine la campagne environnante. A perte de vue, le plus souvent : je me souviens l'avoir toujours remarqué.

Pendant cette même période, où je suivais mon idée et où je m'occupais de ces histoires de voix, j'ai été bien reçu, je me rappelle, par un archiprêtre.

Nous nous sommes mis d'accord, justement, pour interroger le puits.

Lui, il prétend que le puits l'empêche de dormir. Une fois, il a entendu chanter une neuvaine, mais d'habitude on entend des tas de voix, le plus souvent des bavardages et des inepties, à ce qu'il dit. Et aussi des choses sur lui : des propos injurieux et abominables. Le puits lui dit : tu es un ci et un ça, tu as fait ceci et cela. A son avis il faudrait couvrir les puits et les garder, pour éviter que les femmes et les enfants s'en approchent, et il vaudrait bien mieux, au lieu de puits, avoir des fontaines.

J'ai passé deux jours et demi dans ce presbytère. Ce curé Solimano est un bien curieux personnage. On dirait qu'il a toujours la tête ailleurs. Par exemple, il dit la messe comme un fou furieux. Ses paroissiens croient peut-être que c'est comme ça qu'on doit la dire, il n'empêche que sa messe fait un peu peur parce qu'elle est complètement brouillonne, et qu'au cours de l'office il se montre de plus en plus agité.

Je l'ai vu ouvrir le tabernacle pour essayer d'y fourrer le lutrin, qui ne peut y entrer, et après il m'a jeté un regard en coin, comme s'il m'interrogeait des yeux. Les enfants de chœur étaient terrifiés, et il leur faisait signe de transporter quelque chose de l'autre côté. Je me demande ce qui lui a pris de vouloir ranger le lutrin avec les hosties, ce qui ne se pratique dans aucun rite.

J'ai pu constater qu'il n'y avait pas un seul moment de calme pendant toute la messe. Tout à coup il se mettait à chanter le confiteor à gorge déployée, et aussitôt les enfants de chœur couraient lui chercher son missel : cette soudaine élévation de ton était un signal. Quand il se tournait vers les fidèles pour dire « Oremus », les bras en croix, il adressait en même temps des petits signes à moi ou à quelqu'un derrière moi. Je me tournais pour regarder, mais pas moyen de savoir. J'ai eu même l'impression qu'il ne célébrait pas un rite chrétien, parce qu'il tenait ses mains toutes tordues : je n'avais jamais vu un prêtre se tenir de cette façon.

En tout cas, je ne l'ai pas quitté des yeux pendant toute cette messe, à laquelle j'étais allé assister par politesse. Je crois que les enfants de chœur n'étaient pas très bien formés ; peut-être même qu'ils n'y connaissaient rien du tout : à un certain moment, alors qu'il était encore en train de s'activer à l'autel, ils se sont mis à agiter une clochette, ce qui a plongé toute l'assistance dans l'embarras. Certains fidèles regardaient leurs pieds, moi je suivais la scène : le curé Solimano a descendu les marches de l'autel en faisant des gestes de rage ; l'un des enfants de chœur regardait le public, sans doute pour savoir où en était la messe. Le prêtre a procédé alors à une espèce d'élévation, si je puis dire : on aurait dit qu'il allait s'élever dans les airs, à la grande stupeur des enfants de chœur, qui riaient, j'en jurerais, et des femmes. Ensuite les fidèles ont entonné des cantiques. Je craignais qu'une dispute n'éclate à l'autel, mais la messe

s'est terminée tant bien que mal et tout le monde est sorti en faisant semblant de rien.

Je me demande pourquoi, mais dans ce village les gens m'appelaient Roteglia, un nom qui ne veut rien dire. Et Solimano, lui, croyait que j'étais une sorte de percepateur. J'aurais voulu parler du puits, mais c'était lui qui ne voulait pas, et pourtant il me demandait conseil et disait : « Roteglia, jugez vous-même de ce qu'il en est. » Je lui demandais alors : « De quoi s'agit-il ? », mais il se déroba. On a passé comme cela deux soirées en silence.

En quittant ce village j'ai compris que ce pauvre homme avait un secret qui ne cessait de le tourmenter. D'autant plus que je n'étais pas percepateur et que je ne m'appelais pas Roteglia.

C'est pourtant à partir de ce moment-là que j'ai cessé d'être un inconnu. J'avais une petite réputation qui me précédait partout où j'allais. Désormais, quand je pénétrais dans une cour de ferme, j'étais quasiment accueilli en triomphe. On m'annonçait que les puits avaient été passés au crible. A Pratofontana on m'a montré une chaussure repêchée en même temps qu'une anguille : les gens plaisantaient à ce propos, car ce qui sort des puits peut aussi faire rire.

J'ai dû visiter des potagers : on les arrose avec l'eau du puits, me disaient les gens. D'après eux, ça avait un rapport.

Je ne sais plus au juste combien de jours a duré cette espèce de perquisition. Ce que je peux dire, c'est que les premiers matins on pouvait encore voir la lune, et puis elle a diminué peu à peu et on ne l'a plus vue. Et la nuit, il faisait une chaleur à ne pas fermer l'œil.

A cette époque-là, comment dire, j'avais l'esprit obsédé et j'étais toujours plongé dans un demi-sommeil ; des cantilènes me passaient par la tête et je me répétais ce que les gens m'avaient raconté jusqu'à ce que tout ça finisse par se

mélanger.

C'était comme ça, donc. Mais la suite, encore plus aventureuse, restait à venir.

Il y a même eu un temps où, sans le vouloir, je suis devenu un inspecteur. Je venais de débarquer quelque part, je ne saurais dire où exactement, et lorsque j'ai demandé s'il y avait des puits les habitants m'ont dit : « Ah ! c'est pas trop tôt ! on vous attendait. »

D'après eux, j'étais l'inspecteur des bonifications, l'inspecteur Savini. Je n'ai pas démenti, pour ne pas compliquer les choses.

Alors on a fait le tour des travaux de bonification, qui relevaient apparemment de ma compétence. J'ai approuvé le système d'irrigation, avec son écluse qui réglait le débit de l'eau. Puis nous sommes arrivés au canal. Je l'ai inspecté, j'ai examiné la digue et aussi l'herbe qui poussait dessus. On m'a montré des peupliers et une maison bâtie sur la digue.

« Bien, bien », disais-je. Pour eux j'étais l'inspecteur Savini et tout le monde était content.

Je me suis ensuite renseigné sur les puits ; j'ai demandé si l'on y entendait des voix, si par hasard on y trouvait des bouteilles. Au début personne n'avait l'air de comprendre ; les gens se regardaient d'un air perplexe et faisaient non de la tête.

Enfin quelqu'un a fini par se rappeler qu'il avait trouvé, un beau matin, un gars du pays agenouillé sur la citerne ; depuis ce jour, l'homme était resté mélancolique et muet ; on disait que la citerne lui avait changé le caractère. « Ah oui, Santino... », ont dit les autres en chœur, se souvenant de son nom, et riant un peu.

« Ils sont traîtres, ces puits », a dit quelqu'un. « Pas vrai, m'sieur l'inspecteur ? »

Alors les autres ont commencé eux aussi à se rappeler des choses. Le cousin d'un tel s'était mis au lit un après-midi

parce qu'il se sentait très fatigué. Tout ce qu'on pouvait lui tirer, c'est que c'était la faute au puits. Il s'est relevé un an après. « Vous entendez bien, m'sieur l'inspecteur, me faisait-on remarquer, un an après ! » Eh bien il prétendait, lui, qu'il n'était resté couché que cet après-midi-là, mais qu'il avait fait un rêve très long.

Un autre, en revanche, qu'ils désignaient par son nom et son prénom, avait tellement peur des puits qu'il ne cessait de ressasser la même chose : il ne rêvait que d'aller en prison, pour qu'on l'enferme à double tour, avec des gardes devant sa porte. Alors, disait-il, il se cacherait la tête sous ses draps et il rirait, il rirait comme un fou.

« C'est la faute à l'humidité, commentaient les gens, quand elle vous grimpe le long des os. »

Je les ai alors entendu dire que quelqu'un avait même quitté le pays pour fuir l'humidité qu'il y avait chez lui.

« Oui, l'instituteur », disaient-ils.

Il s'était mis dans la tête, cet instituteur, que les fondations de sa maison plongeaient dans l'eau et qu'à force il lui avait poussé des racines qui allaient très profond. Aussi l'eau montait-elle de la cave, le long des murs, le long des escaliers, le long des pieds de table et des chaises, et tout se délabrait et moisissait.

Certains ajoutèrent : « S'il est parti, c'est aussi pour chercher femme, afin d'assainir un peu la maison ; il disait qu'il n'arrivait plus à se défendre contre ce puits qui l'espionnait. »

'Ça c'est la meilleure, pensais-je : en voilà une drôle d'idée !'

Peut-être parce que je les écoutais avec beaucoup d'attention, ils m'ont demandé ce que j'en pensais. J'ai répondu que c'était un cas dont on n'avait jamais entendu parler, cette idée de prendre femme pour combattre l'influence du puits.

« **C**e que j'ai appris, ce que j'ai retiré de ce livre, en plus du plaisir de la lecture ? Des personnages, des situations, mais surtout une vibration, une sonorité, une couleur, un décalage, quelque chose d'oblique, de contradictoire et de continuellement imprévisible qui, désormais appartient au quotidien le plus banal ; en somme, à notre vie de tous les jours. »

Interview de Federico Fellini
dans « *Avanti* », 26-2-89

Série italienne dirigée par Mario Fusco.



Maquette : Bernard Flageul
Photo : John Foley
ISBN : 2-86744-156-0
F10156-90-5

120 F.